

« En France, le travail au noir est déjà pris par les Roumains. Les Roms en sont exclus. »

Marcel Courthiade, INALCO, Paris

100 % des Roms adultes de Rimvaska Sobota sont déjà venus mendier en Europe de l'Ouest.

« Cette cité abandonnée tombe en pièces »



Mercredi 6 avril 2011

La Ville noire : un parc à Roms

Hongrie, Roumanie ou Slovaquie : dans ces pays, les Roms vivent régulièrement des situations de détresse sociale et d'exclusion.

● À Rimavska Sobota, Patrick SÉVERIN

La Slovaquie. Quand on m'en a parlé, on m'a dit : « Là-bas, les Roms sont carrément mis à l'écart de la société. Au sens physique du terme. »

Du coup, j'ai voulu aller voir. Je suis allé à Rimavska Sobota, juste de l'autre côté de la frontière hongroise. Une ville très chouette, très propre, très sympathique. Et sans Roms. Et pour cause, les Roms, ils sont parqués dans la Ville noire.

La Ville noire : sorte d'îlot de banlieue insalubre planté au milieu de la campagne à environ un kilomètre de la première maison de Rimavska Sobota. Là, ils sont plus d'un millier de Roms à vivre dans des blocs délabrés. « Ici, on n'a pas de canalisation, nous explique Iulia. La plupart d'entre nous n'ont même pas l'eau courante. Il y a un robinet public qui sert pour tout le monde... »

Elle nous explique l'histoire de la Ville noire. « Avant, nous vivions en ville et nous étions relativement bien intégrés parmi les Slovaques et les Hongrois. Et puis, en 1974, le maire a eu l'idée de nous faire déménager ici. Cet endroit

avait été bâti pour accueillir un sanatorium mais il n'a jamais ouvert. Le discours officiel disait que c'était mieux pour les Tziganes de vivre ensemble, que ce serait plus pratique pour entretenir notre culture. En réalité, c'était l'occasion de se débarrasser de nous. »

Froids, humides et surpeuplés

À cette époque, les Roms de Rimavska Sobota louaient ces appartements qui appartenaient encore à la municipalité. Ce qui l'obligeait à y apporter le minimum d'entretien nécessaire. « Mais en 2003, ils nous ont mis devant le fait accompli : soit on achetait notre appartement, soit on devait le quitter. Nous avons été forcés d'acheter en échange de la suppression de nos dettes. Et depuis que nous sommes propriétaires, la Ville n'est plus jamais venue entretenir quoi que ce soit. Et comme nous n'avons pas les moyens de le faire, cette cité tombe en pièces. »

Dans les habitations, aucun système de chauffage n'est prévu. Ils ont donc installé eux-mêmes des poêles à bois et bricolé une évacuation plus ou moins efficace de la fumée. Certains appartements sont envahis d'humidité. Tous sont surpeuplés. Les habitants survivent grâce à l'aide sociale et à la mendicité qu'ils partent pratiquer à Bruxelles, Paris, Luxembourg ou en Allemagne. « Ici, il n'y a aucun adulte qui n'est jamais parti en Europe de l'Ouest pour mendier. »

Iulia a sept enfants, tous chômeurs. Dans la Ville noire, personne n'a le bac. ■



Les blocs de la Ville noire sont tellement délabrés qu'on pourrait se croire dans un décor de cinéma.

www.lemondentournepasrom.com

Plus de portraits de Roms sur www.lemondentournepasrom.com

Roms : la série

Grâce au soutien de la Fondation Roi Baudouin, nous vous présentons une série de reportages pour essayer de comprendre quelle place les Roms occupent dans ce monde qui n'a jamais tourné très rom.

À suivre jusqu'au 8 avril, journée mondiale des Roms.

VITE DIT

« Pour nous, c'est trop tard »

Dans le nord-est de la Hongrie, le petit village de Sajokasa ressemble à beaucoup d'autres : il est coupé en deux. D'un côté, une charmante bourgade de campagne. De l'autre, une cité ouvrière qui semble désaffectée. C'est là que vivent les Roms.

J'y ai croisé Terezia. Lucide et optimiste, elle refuse de prendre la misère comme une fatalité : « Je ne suis pas d'accord avec ces familles qui refusent d'envoyer leurs enfants à l'école. Pour nous, les vieux, c'est trop tard. Nous ne pourrions plus nous intégrer dans le monde moderne. Mais nos jeunes scolarisés, eux, en sont capables. Cela ne signifie pas qu'ils doivent renoncer à leurs origines, les deux ne s'excluent pas. Ils doivent réussir à faire partie de la société d'aujourd'hui, tout en restant solidaires de leur communauté. »

Pour l'État roumain, l'épouse de Colompar n'existe pas

Colompar est tout petit. De grands yeux qui brillent. Un sourire solidement ancré sur le visage. Je me sens le bienvenu. Mon hôte a 37 ans et a toujours vécu dans le quartier de Kunz, à Timisoara, dans l'ouest de la Roumanie.

Son « chez lui », il l'a bâti lui-même, avec la seule aide de sa femme et de son fils aîné. Des enfants, ils en ont cinq de plus. Et ils vivent tous les huit dans cette baraque aux murs de boue et de tôle, construite avec des matériaux de récupération.

Colompar est né hors du système social traditionnel et il ne l'a jamais intégré. Il n'a jamais travaillé dans le circuit officiel. Ce qui signifie qu'il n'a donc pas droit à ce qu'on appelle en Roumanie la « carte de travail ». C'est elle qui permet de répertorier les années prestées et d'obtenir une petite pension en fin de carrière. Colompar sait qu'il ne la touchera jamais. « Mais j'espère que mes enfants accep-



Colompar travaille dur pour offrir à sa famille le droit de suivre des études.

teront alors de prendre soin de moi », souffle-t-il avant d'envoyer valser une chaise et de disparaître à l'intérieur. Trop fier pour laisser filtrer ses émotions, il préfère s'éclipser.

On peut comprendre sa frustration. Car travailler, il n'a jamais ar-

rêté. Tous les jours de l'année, par tous les temps, il pousse sa carriole dans la ville à la recherche de vieux métaux qu'il revendra par ailleurs. Il me tend ses mains, abîmées, presque rétrécies par l'usure. « Je dois souvent creuser le sol à main nue pour en déterrer des objets en métaux », justifie-t-il.

Sa femme, Iulianna, n'existe pas. Officiellement en tout cas. Elle n'a jamais été enregistrée. Aucun de leurs six enfants ne l'est. Ils incarnent cette population invisible de Roumanie. Le phénomène est moins répandu qu'il y a dix ans mais il existe toujours. Dans les faits, cela implique notamment qu'ils n'ont droit à aucune forme d'aide sociale alors qu'ils pourraient prétendre à un minimum. Cela signifie aussi que pour envoyer leurs enfants à l'école, ils doivent payer le prix fort, ce qui n'est pas le cas des autres familles. Et pourtant, leurs trois enfants qui sont en âge d'être scolarisés le sont. Une fierté pour Colompar. ■

IDÉE REÇUE N°3

Les Roms sont des voleurs

Marcel Courthiade, spécialiste de la question rom, continue son analyse des principaux stéréotypes qui colent aux basques des Roms.

Les Roms ne vivent-ils que de vols, d'arnaques et de mendicité ?

« D'après tous les travaux des criminologues, l'ethnie n'est pas un facteur de criminalité. C'est évident qu'il y a des Roms qui font des choses illégales mais c'est une goutte d'eau parmi l'ensemble. »

L'affirmation est d'autant plus fautive que la plupart des Roms chez nous sont des Évangélistes, ils se refusent donc par principe religieux à tout un tas de combines.

Souvent, en Roumanie et en Bulgarie, les Roms sont exclus du monde du travail. Lorsqu'ils viennent ici pour mettre leurs enfants à l'école ou chercher un emploi, ils retrouvent malheureusement le même schéma. Car le travail au noir est déjà pris par les Roumains. Parce qu'on se plaint des 7 000 ou 8 000

Roms en France mais il y a chez nous presque 100 000 ressortissants roumains et bulgares qui ne sont pas Roms. Ils sont donc 10 à 12 fois plus nombreux. Et ceux-ci ont reconstruit ici leur réseau de travail au noir duquel les Roms sont exclus.

Sans travail et comme ils se refusent au délit, il leur reste la mendicité. Qui est même valorisée par un certain nombre de textes bibliques.

Pour ce qui est des grosses voitures des Roms itinérants, il faut d'abord être conscient que l'argent qu'on ne met pas dans une maison, on peut le mettre dans une voiture. Mais si vous allez voir dans la vallée de la Loire, là où il y a le plus de Roms mobiles en France, vous constaterez que la majorité vit dans des conditions indécentes. Et puis il ne faut pas se leurrer : ils travaillent. En Alsace, il y a quantité de Manouches qui font les foires, qui vendent des draps... En Provence, il y en a beaucoup qui récupèrent les métaux. Certains ont même fait fortune grâce aux métaux. ■